

furieuse d'être obligée de chanter avec une voix brisée.

— Qu'est-ce que cela fait ? Bouquet y a pourvu.

Le mari survint, tout joyeux, portant un dernier bouquet jeté à sa femme, sans lui dire que celui-là il l'avait acheté.

— Voyez-vous, me dit-il, cette femme est insatiable de bouquets.

— C'est à cause de ton nom, monsieur mon mari ; mais tu es encore mon plus beau bouquet.

Il me fallut souper avec eux au cabaret ; je constatai avec plaisir que c'étaient toujours des amoureux. A chaque instant, Pâquerette allait s'asseoir sur les genoux de Wilfrid en disant : « Mon petit violon ! mon petit cœur ! mon petit amour ! » Elle n'était pas plus grande que lui, mais à son bras elle avait l'air d'une amazone, par sa désinvolture altière.

Nous nous promîmes de nous revoir. Un jour que, tout en cherchant des curiosités, je passai dans leur rue, je frappai à leur porte. La reine de Navarre fut quelque peu confuse : elle

était en train, tout en repassant son rôle, de repasser sa chemise, de recoudre des perles à sa robe et à sa couronne de reine. Aux quatre chaises étaient suspendus des gants qu'elle venait de passer à l'esprit-de-vin et une collerette qu'elle avait passée au bleu. Elle était tout à la fois sa couturière, sa blanchisseuse et sa femme de chambre.

Qui donc faisait la cuisine dans cet intérieur du *Roman comique* ? Bouquet. Je le surpris veillant au pot-au-feu, qui mêlait son fumet savoureux aux parfums de l'esprit-de-vin et du savon de Marseille. Ce n'est pas tout. Bouquet n'était pas seulement cuisinier, il était aussi couturière, car il recousait une robe de ville coupée dans une robe de théâtre, pour que sa femme pût aller sur la plage avec lui, ce qui ne l'empêchait pas de jouer çà et là un air de violon.

— Voilà qui est parfait, dis-je, si vous n'êtes pas heureux là-dedans, vous êtes difficiles à vivre.

— Que voulez-vous, murmura Pâquerette, au théâtre, quand on aime son mari et qu'on

ne veut pas sauter le pas, il faut vivre de peu.

— Ma belle enfant, ce peu c'est tout.

— Voyez-vous que vous pouviez bien être un de nos témoins!

— Je suis mieux que cela, je suis votre admirateur!

C'était l'heure du dîner; un peu plus, on me forçait à me mettre à table pour ce repas homérique. Je me dérobai, non sans peine, accompagné de Bouquet, qui allait chez le mas-troquet acheter un litre de petit bleu à seize. Ce ne fut pas sans peine que je le décidai à accepter pour sa femme un panier de vin fait avec du raisin.

Ah! comme il était content de penser que les belles lèvres amoureuses de Pâquerette tremperaient dans le beau rouge du Château-Laffitte!

Il était si heureux d'être heureux!

IV

Le soir, Pâquerette, ne jouant pas, fit un tour dans les salons de Frascati.

— Comment, lui dis-je, sans votre Bouquet?

— Oui, me répondit-elle en mettant la main sur le cœur, il me manque quelque chose là.

J'avais au bras un de mes amis qui prenait la mauvaise habitude de braconner sur le mariage. Il offrit à Pâquerette de valsér avec lui. Elle refusa net, en lui disant qu'elle ne valsait qu'avec son mari; mais elle n'en joua pas moins de l'éventail, enchantée qu'on la trouvât jolie femme et bonne comédienne. Mon ami voulut remplir le rôle du serpent, malgré mes railleries. Il avait rencontré Pâquerette courant le soir, à pied, les vilaines rues du Havre par un temps de chien; il s'étonnait qu'elle n'eût pas un coupé à deux chevaux pour la conduire au théâtre et pour la ramener chez elle.

— Deux chevaux! s'écria-t-elle, j'y ai pensé; je n'ai pas seulement de quoi m'acheter des

robes. Voyez plutôt, je porte une robe de théâtre refaite pour la ville.

— Et encore, dis-je, son mari, qui est bien gentil, y a mis la main.

Le braconnier s'indigna. Quelques jeunes gens survinrent; ce fut un quatuor de madrigaux. C'était à qui offrirait les deux chevaux à Pâquerette. Mais elle répondit :

— J'aime bien mieux aller à pied.

Pourtant je fus inquiet quand je la vis questionner ces gens-là sur le style des équipages, sur les races des chevaux.

Heureusement, son mari apparut; il lui avait promis de venir la prendre après avoir été faire sa partie dans un concert.

— Vous arrivez à propos, lui dis-je; on allait enlever votre femme dans un coupé à deux chevaux.

— Je n'ai pas peur, dit-il en regardant Pâquerette avec la confiance d'un amour sans nuage.

Il croyait qu'il ferait encore des reprises aux robes de sa femme, mais il était convaincu que ces messieurs n'y feraient pas d'accrocs.

A un an de là, j'étais seul; on m'annonça M. Wilfrid Bouquet; je croyais voir entrer la femme la première, mais il était seul, tout seul. Il vint à moi, triste et pâle, tout en noir, comme s'il portait le deuil de Pâquerette.

Je n'eus pas le temps de l'interroger; il se jeta dans mes bras et éclata en sanglots.

— Ah! si vous saviez! tout est fini.

— Elle est morte!

— Oui, morte pour moi!

Je compris.

— Quoi, cette gentille Pâquerette qui vous aimait tant?

— Oui, elle m'a trahi pour un amoureux qui jouait les Berton, un cancre de théâtre, un cabotin de province.

Ce coup m'avait frappé, mais je voulais donner du cœur à l'âme de ce pauvre garçon.

— Eh bien! il n'y faut plus penser.

— N'y plus penser! mais c'est ma vie, je meurs de ne plus la voir.

— Voyons, soyez un homme. Quand on est un brave cœur comme vous, quand on a un talent comme le vôtre, quand on a vingt-quatre

ans, il faut avoir le courage de braver un amour malheureux. Si je jouais du violon comme vous, je voudrais enchaîner toutes les femmes.

— Ah! mon violon, dit Bouquet en baissant la tête, je lui ai mis pour longtemps un voile noir.

— Allons, allons, dans tout artiste il y a l'homme de cœur et l'homme de talent; il faut que l'homme de talent sauve l'homme de cœur.

Mon violon n'était pas loin; j'allai le chercher et je le lui mis dans les mains.

Il soupira et faillit le laisser tomber; mais tout à coup, comme si Bouquet avait été pris par le démon de la musique, il joua le grand air d'*Orphée* : « J'ai perdu mon Eurydice. » Ce fut sublime; j'étais tout ému. Ses lamentations m'arrachèrent une larme.

Je le regardai avec un sentiment douloureux pour l'homme et un sentiment d'admiration pour l'artiste. Je croyais voir Orphée lui-même mis en lambeaux par les bacchantes, tant je voyais ce pauvre cœur déchiré par les furies de la jalousie.

Je lui serrai la main.

— Ah! mon ami, comme vous aimiez cette femme!

Bouquet sembla un peu désenfiévré.

— J'aurai du cœur, me dit-il d'un air décidé; je cours de ce pas demander ma séparation de corps.

— Mon pauvre enfant, vous avez fait une bêtise en vous mariant; vous allez faire une autre bêtise en vous démariant. A quoi cela vous servira-t-il?

— A quoi cela me servira? A tout briser entre elle et moi

— Puisque tout est brisé.

— Oui, mais j'ai toujours peur, un jour de lâcheté, de courir à elle et de la rapatrier dans mes bras.

— Oui, sa vraie patrie, c'était vous; mais il est trop tard.

Je ne pus convaincre Bouquet; il voulait que la séparation de corps apprit à tout le monde qu'il ne courait plus après Pâquerette.

En effet, on ne fut pas longtemps sans que la *Gazette des Tribunaux*, à propos de cette séparation, révélât, d'après les journaux du Havre,

comment la comédienne Marguerite avait planté là son mari qui l'adorait, pour un chenapan qui la battait ; car, le jour du flagrant délit, le talon rouge de province lui avait arraché une poignée de ses beaux cheveux.

Pour le pauvre mari, la vengeance avait commencé le jour de la trahison.

V

Pâquerette n'était pas venue me voir ; je lui en savais gré. Cet hiver, comme je conduisais à l'Éden une princesse étrangère plus ou moins accréditée, une curieuse ardente à toutes les curiosités, Pâquerette nous croisa dans le promenoir ; je ne la saluai point, mais elle se retourna et me dit : « Plus que ça de princesse ! »

— Qu'est-ce que cette demoiselle ? me demanda la dame que j'avais au bras.

— Un monstre.

— Parlez-lui donc, cela m'amusera.

Tout justement, Pâquerette semblait attendre un mot de moi.

— Pâquerette, je disais à la princesse que vous êtes un monstre.

— Je le sais bien.

— Comment avez-vous pu trahir un si galant homme ?

Pâquerette ne fut pas touchée du tout ; elle se mit à rire et me répondit :

— Autre temps, autre chanson. Ça m'ennuyait de chanter toujours la même chose. Et lui donc, quelle symphonie sempiternelle ! Voyez-vous, il y avait là-dedans trop de pot-au-feu.

— C'est cela, petite misérable ; il vous a fallu de la soupe à la bisque ; mais je suis sûr qu'au fond vous regrettez votre violon.

— Pas pour deux sous ! D'ailleurs, il m'embête toujours ; plus nous sommes séparés, plus il court après moi.

— Encore !

— Tenez, je viens de le voir à deux pas, qui se cache derrière un pilier.

Là-dessus, Pâquerette s'envola. La princesse comprit tout de suite le chagrin du mari.

— Parlez-lui donc, me dit-elle.

Nous nous avançâmes vers lui. Il était pâle

comme la mort, son œil cave jetait des éclairs, l'orage grondait dans son cœur.

— Que faites-vous ici ? lui dis-je, comme pour lui reprocher sa lâcheté.

Il me répondit tout bas, pour n'être pas entendu de la princesse : « Je me torture. »

Et il m'échappa, comme un homme qui se cache de tout le monde.

VI

Je prenais une glace au Café Napolitain, en compagnie d'Albéric Second et d'Aurélien Scholl, qui éclataient en saillies. Mais, tout d'un coup, ils firent silence. Pâquerette était venue s'asseoir à côté de nous. « Une comédienne de province ! » leur dis-je, sans vouloir lui parler.

Mais elle ne fit pas de cérémonies pour nous demander de la faire entrer au Vaudeville, en m'affirmant qu'elle jouait comme un ange tous les grands rôles du théâtre.

— Vous faire entrer au Vaudeville, lui dis-je ;

mais, si j'avais aujourd'hui quelque crédit, je ferais rétablir pour vous le Fort l'Évêque.

Mes deux amis me trouvèrent brutal envers une si jolie fille. Mais, tout à propos, le malheureux Bouquet passait sur le boulevard, car Pâquerette attirait toujours cette âme en peine.

La voyant si près de moi, il vint droit à elle. Il croyait que je le protégerais auprès de cette femme qui était toujours sa vie, de loin comme de près. « Pâquerette ! » dit-il en pâlisant.

Il ne put dire un mot de plus et tomba assis sur une chaise.

Je lui serrai la main pour le réconforter ; mais, au même instant, Pâquerette lui dit d'un air dégagé, avec la voix la plus glaciale :

— Monsieur, je ne vous connais pas !

A peu près comme elle eût dit à un pauvre : « Passez votre chemin ! »

Bouquet passa son chemin. Il leva la tête avec quelque dignité, il me dit adieu et disparut.

« Monsieur, je ne vous connais pas, » était le mot de la mort pour son cœur.

Il demeurait alors rue Mazarine ; il voulut retourner chez lui pour écrire à sa mère qui

l'attendait à Nevers. Il n'écrivit pas à sa mère!

En passant sur le pont des Saints-Pères, il se promena quelques minutes, en proie à tous les désespoirs. Il regardait le ciel, puis la Seine, puis les femmes qui passaient, comme s'il devait revoir la figure de Pâquerette.

Tout à coup, il se pencha un peu plus et finit par tomber dans ce tombeau mouvant.

Il en était à ses dernières ressources. Sa mère ne recueillit que son violon, couvert d'un voile noir!

Paquerette porta le deuil en rose.



L'HOSPITALITÉ ÉCOSSAISE